

# Madeleines & café liégeois

Anna PRUCNAL - Enregistrement public au Théâtre de la Ville (RCA, 1979)



A tenter un parallèle, on ne risque rien car on le sait, les parallèles ne se rencontrent jamais. Alors, pour le plaisir de l'esprit VINYL, tentons de rapprocher Anna Prucnal de... Lou Reed, oui, celui de **Rock'n'roll animal**, disque live essentiel de 1974. Mais sans la drogue, sans l'androgynie, sans le

rock'n'roll, il reste quoi ? La provocation, les corps, la hargne, le choc. Comme celui que provoqua le film du cinéaste yougoslave Dusan Makavejev, "Sweet Movie", une coproduction Canada-France-RFA cette même année 1974 justement. Anna Prucnal jouait (avec Carole Laure, Pierre Clementi, Sami Frey) dans cette comédie grotesque, charge et critique scatologiques du capitalisme comme en firent aussi Pasolini ou Ferreri. Cela valut à la native de Varsovie qu'elle avait quittée pour la France en 1970 à 30 ans, une interdiction de retourner en Pologne qui ne fut levée qu'en 1989.

14

Entre temps, LA Prucnal était devenue une actrice de télévision et de cinéma recherchée par Edouard Molinaro (*Dracula père et fils*, 1976), Michel Deville (*Le dossier 51*, 1978), Federico Fellini (*La Cité des femmes*, 1980), Juliet Berto (*Neige*, 1981) entre autres.

Sa carrière de chanteuse démarrée en trombe en 1978 avec le récital "Rêve d'Ouest-Rêve d'Est" s'interrompra souvent pour le théâtre et le cinéma...

Et quand le 15 janvier 2014, Armand Gatti appose sur sa poitrine la médaille de Chevalier de l'Ordre des arts et des lettres, l'émotion visible chez ces deux géants de la dissidence, amis-amoureux de cœur et de vie, en dit long sur leur art et leur existence de création partagés (vidéo en ligne à voir sur la page Facebook d'Anna Prucnal). Mais revenons au disque et à la pochette de l'enregistrement public au Théâtre de la Ville à Paris, en novembre 1979.

Au recto : Prénom en lettres blanches, nom en lettres rouges ("*Marchons marchons / Que rouge ruine / Marchons marchons / Que rouge bruine*") et le poing droit levé serré, bouche grande ouverte, blouson noir, casque de cheveux blonds.

Au verso : Yeux mi-clos, micro tout près de la pulpe des lèvres, chemisier constellé. La pochette du 33 tours RCA s'ouvre sur une double page intérieure avec une autre photo, toujours en noir et blanc, où l'artiste bras dépliés est capturée en l'élan du cri, de la note mon-



tée à pleine gorge. Avec les textes de huit chansons (sur les onze) en prime. Les auteurs ? Bertold Brecht adapté par Vian, Moustaki, un auteur polonais mentionné "inconnu", deux chansons de films. Et surtout Jean Mailland son mari. Jean Michaud dit Jean Mailland, cinéaste,



écrivain, poète, dont la disparition le 9 mai 2017 fut honorée avec brio par la bien seule Armelle Hellot, dans Le Figaro. Oswald d'Andréa signe toutes les musiques des titres de ce concert, avec les arrangements et la direction musicale, sa femme Nicole le rejoignant aux accompagnements. Des titres qui claquent rien qu'à leur lecture : **Alabama Song, L'avenir est dans les chiens, Elle appelle au secours, La mañana...**

Et la voix d'Anna Prucnal. Claire et puissante, montant aussi bien à l'assaut des notes perchées que des basses appuyées, belliqueuse ou charmeuse, résistante ou apaisante, porteuse d'une théâtralité assumée avec feu, susurrant le désir ou dressant le poing, roulant les r et ouvrant grandes les voyelles. Qu'elle traduise l'étreinte ou qu'elle éreinte, sa voix généreuse emporte toute passivité.

La fantastique et intemporelle **Ma dissidence** dit presque tout d'elle en quelques lignes : "*Je suis une étoile filante / Je suis un soleil de minuit / De l'amour je suis l'amante / En enfer suis en paradis / Je suis le cri anonyme / Moi qui suis née à Varsovie / Je suis l'enfant de l'énigme / Un' communiste sans parti / Un' communiste sans patrie*".

Comme l'écrivait le blogueur Laurent Rouquette, qui assistait comme moi au récital d'Anna Prucnal, 23 ans plus tard, le 21 août 2002 dans le Grand-théâtre sous les étoiles de la Cité de Carcassonne :

"*Il y a des soirs où l'on aimerait asseoir dans le Grand-théâtre, côte à côte, Barbara, la même Piaf, la Dietrich, et pourquoi pas Patricia Kaas. On les laisserait écouter cette voix qui module, qui roucoule, qui soubresaute, qui dégorge, qui monte haut, qui sonne profond, qui joue avec le tempo, qui s'amuse, qui pleure, qui tempête aussi, parfois. Elles en pleureraient comme des gamines, et nous avec. Il y a des soirs où le Grand-théâtre n'est pas bien plein, mais c'est pas grave. Même Anna, elle en rigole. Elle le trouve pas mal, ce « petit cabaret », qui offre l'infini des étoiles comme plafond, et des murailles plusieurs fois centenaires comme décor. "Je vous aime", qu'elle dit plusieurs fois à la fin, avant de partir. "Nous aussi, on t'aime, Anna", répondent quelques-uns. Et c'est vrai..."*

Claude FRIGARA